



L'UNIVERSITÉ DU 21^e SIÈCLE : INNOVATION ET ENTREPRENEURIAT

ALLOCUTION D'ALAN SHEPARD, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ
CONCORDIA DEVANT LA CHAMBRE DE COMMERCE DE MONTRÉAL

VENDREDI 8 NOVEMBRE 2013

L'ALLOCUTION PRONONCÉE FAIT FOI

A decorative graphic at the bottom left of the page, consisting of overlapping lines in orange and gold, mirroring the design at the top.

ALLOCUTION D'ALAN SHEPARD, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CONCORDIA DEVANT LA CHAMBRE DE COMMERCE DE MONTRÉAL

Vendredi 8 novembre 2013

Un puissant vent de changement souffle sur tout Montréal.

Nous venons tout juste d'élire un nouveau maire qui met de l'avant l'idée d'une « ville intelligente ».

Plus tôt cette année, François Cardinal a publié un recueil d'essais sur l'avenir de notre métropole. Ce livre a pour titre « Rêver Montréal ».

Et il y a environ deux semaines, dans un discours prononcé au Cercle canadien, L. Jacques Ménard, chancelier de Concordia, a abordé sans ménagements l'avenir de la métropole. Ainsi, il a demandé à chacun d'entre nous de remettre sur pied la ville et de rétablir sa réputation d'excellence dans le monde.

Aujourd'hui, j'aimerais poursuivre cette conversation et vous parler de la manière dont les universités peuvent contribuer à l'atteinte de cet objectif.

Autrefois, les universités ne produisaient pour ainsi dire que des docteurs, des avocats et des prêtres. À présent, elles jouent un rôle crucial dans la vie de toute ville mue par l'économie du savoir. À commencer par Montréal. Je souhaite donc vous soumettre trois propositions afin que Montréal prenne sa place sur la scène internationale à l'ère de la concurrence mondiale.

Les villes, tout comme les individus, possèdent en effet une formidable capacité de se réinventer. Il n'est jamais trop tard. Je suis certain qu'ensemble, nous pouvons aider Montréal à atteindre son plein potentiel. L'heure est venue pour une renaissance.

Partout au Canada, on admire le Québec pour ses choix audacieux.

La façon qu'a le Québec de vouloir repenser le monde est aussi sa marque de commerce. Vous n'avez qu'à penser à la Caisse de dépôt, à Hydro-Québec, aux CÉGEP, à Bombardier et au Cirque du Soleil.

Cette approche audacieuse, tout comme l'engagement d'améliorer la société, remonte d'ailleurs aux racines du Québec. En effet, rappelons que Samuel de Champlain était un visionnaire, qui a œuvré pour la prospérité des différents peuples rassemblés le long du Saint-Laurent.

Cette audace et ce sens de l'aventure font partie de la vision du monde des Québécois. Nous avons de grands rêves et nous les réalisons, car c'est essentiel pour notre avenir.

C'est justement la tradition d'innovation du Québec, de Montréal et de l'Université Concordia, qui nous a attirés ici, ma famille et moi, il y a un peu plus d'un an. J'ai choisi le Québec avec mon conjoint et nos deux enfants adoptés en Ontario. Comme nouveau Québécois, je crois qu'il est important d'apprendre le français et j'y travaille très fort. Cela dit, il n'y a pas de plus belle leçon d'humilité que de se faire corriger son français par son enfant de douze ans auprès d'un commerçant.

Durant ma jeunesse passée dans des fermes du Midwest américain, je rêvais d'apporter un jour ma contribution au monde. Je me suis bien intégré à Concordia. Comme un grand nombre de nos étudiants, je suis le premier de ma famille à être allé à l'Université.

Je sais par expérience que l'éducation est un outil de changement des plus puissants. Et à l'ère de la mondialisation, l'éducation est un droit universel. Comment promouvoir ce droit? Tel est le défi de mon secteur au vingt-et-unième siècle.

Et comme tout secteur aux prises avec les bouleversements qu'entraîne la technologie, nous faisons face à de nouveaux paradigmes dont la portée nous échappe.

La prochaine génération recevra sans doute son éducation par des moyens très différents de ceux que nous avons connus. Pourtant, l'expérience demeurera intensément humaine, quelle que soit la technologie.

Le monde des universités est prêt pour une renaissance, tout comme notre métropole. Et ce n'est pas une coïncidence.

Aujourd'hui, les liens sont étroits entre les universités et les villes, entre l'économie du savoir, la technologie et la croissance à l'échelle mondiale. Partout sur la planète, la migration vers les villes est un phénomène indéniable. Ainsi, les démographes estiment qu'avant l'an 2050, quatre-vingts pour cent de la population mondiale vivra en milieu urbain. Montréal abrite déjà plus de dix pour cent de toute la population canadienne.

Nous aimons tous Montréal. Nous aimons sa passion pour la vie, la justice sociale, les arts, la nature, la technologie et l'aventure.

Merveilleusement cosmopolite, notre ville compte de nombreux jeunes à l'avenir des plus prometteurs. Pour amorcer une renaissance, nous avons besoin d'un grand projet.

Un projet qui saura attirer de nouveaux Québécois et retenir nos étudiants.
Un projet qui saura nous inspirer.

Les villes, tout comme les individus, peuvent se réinventer. Mais que leur faut-il pour que la chimie opère? Pensez à Florence, à Rio, à New York. Pensez à Tel-Aviv, à Copenhague, à Melbourne, à Shanghai. Chacune jouit d'un fascinant mélange d'entrepreneurs, d'artistes, d'ingénieurs, de banquiers, d'étudiants, de citoyens engagés et de nouveaux arrivants. Chacune a bénéficié d'excellents dirigeants qui ont favorisé sa renaissance. D'un coup de pouce du destin aussi, bien sûr. Mais surtout, chacune a montré une volonté inébranlable de faire preuve d'audace, d'innover, d'adopter de nouvelles idées et pratiques, d'expérimenter.

Si nous souhaitons une renaissance pour Montréal – et je crois que c'est le cas –, nous aurons besoin d'engagements audacieux et de gestes concrets.

Nous devons repenser la position du Québec à l'égard de la prospérité et de la création de richesses. Nous devons multiplier les efforts philanthropiques, non seulement de la part des élites, mais aussi du grand public. Nous devons faire preuve d'un plus grand esprit de collaboration et d'une plus grande confiance.

Et nous devons nous rappeler que nos plus grands concurrents ne se trouvent pas sur l'autre rive du fleuve, au bout de la rue Sherbrooke ou sur l'autre versant du mont Royal, mais bien au-delà.

Après Boston, Montréal a le plus grand nombre d'étudiants universitaires par habitant en Amérique du Nord. Près de deux cent mille. La question mérite d'être posée : comment pouvons-nous tirer avantage de cette présence afin qu'elle contribue à revitaliser notre métropole ?

Pour y répondre, j'aimerais partager avec vous trois idées, trois propositions.

La première proposition :

Créons un réseau de zones pour les entreprises en démarrage. Ces incubateurs permettraient une synergie entre les entreprises, les ONG et les étudiants. Ces derniers apporteraient leurs propres idées et contribueraient aux projets des autres intervenants.

Soyons ambitieux et établissons une centaine de ces zones, avec deux cents personnes rattachées à chacune, afin d'attirer quelque vingt mille étudiants de tous les cycles. Ce qui représenterait dix pour cent de la population étudiante totale de Montréal.

Cela vous paraît impossible? Il y a vingt ou trente ans, personne n'aurait pu croire que notre ville compterait aujourd'hui deux cent mille étudiants universitaires.

Les zones d'incubation d'entreprises saisiraient une foule de possibilités commerciales et technologiques. Elles engendreraient aussi tout un éventail d'innovations sociales. Combiner les talents d'ingénieurs, de concepteurs et d'artistes, par exemple, donnerait lieu à des résultats extraordinaires. Je le sais, car j'en ai été témoin.

Nos étudiants, ou « entrepreneurs en résidence », et les centres qui abriteraient leurs travaux pourraient être commandités par une profession, une industrie ou par nos musées ou nos hôpitaux et collaborer avec une ou plusieurs universités.

Quand je travaillais à Ryerson, nous avons établi la Digital Media Zone, ou « zone de médias numériques ». Celle-ci rassemble plus de cent cinquante étudiants et diplômés, non seulement de Ryerson, mais aussi des quatre coins de Toronto. En trois ans, plus de soixante-dix entreprises ont vu le jour ainsi que 900 emplois.

De même, l'Université Concordia a inauguré l'an dernier le District 3, un espace de travail multidisciplinaire où nos étudiants concrétisent leurs idées novatrices. Cette initiative est celle d'un de nos diplômés, Xavier Hervé, qui guide les étudiants dans chaque étape du développement d'une entreprise : idéation, remue-méninges, prototypage rapide, propriété intellectuelle, travail d'équipe et ainsi de suite.

Je vous donne deux exemples de projets menés à bien au District 3. Une équipe d'étudiants s'était fixé un objectif modeste : transformer tout simplement les pratiques agricoles et elle a obtenu d'excellents résultats! Les étudiants ont conçu et fait breveter un dispositif gonflable pour la culture des plantes en serre, qui nécessite moins d'énergie et de pesticides. Au District 3, un autre groupe a créé un tissu qui absorbe et stocke l'énergie produite par le corps en mouvement. C'est en quelque sorte une batterie humaine. Ce type de projets et d'expérience pratique est exactement ce que la génération Y recherche.

Il existe un autre lieu similaire à Montréal : la Maison Notman. Mais en fait, nous avons besoin d'un réseau et d'une plus grande visibilité.

La deuxième proposition :

Stimulons le développement des zones d'incubation d'entreprises au moyen de nouveaux crédits d'impôt. C'est ce qu'a fait le gouverneur Andrew Cuomo dans un de nos États voisins en lançant l'initiative Start-Up New York. En vertu d'un nouveau programme, les entreprises qui s'installent sur le campus d'une université ou à proximité et qui en soutiennent la mission pédagogique ne paieront ni impôt sur le revenu, ni impôt foncier, ni taxe de vente pendant dix ans. Et pour attirer les plus brillants esprits, l'État accorde aux employés de ces entreprises un congé d'impôt durant les cinq premières années, puis un taux d'imposition réduit pendant les cinq suivantes.

Imaginez de telles zones créatrices d'emplois et d'occasions d'affaires près des campus universitaires québécois. Imaginez côtoyer au travail des étudiants des cycles supérieurs et des théoriciens chevronnés dans votre domaine. Imaginez les discussions qui se dérouleraient dans l'ascenseur ou autour d'une pause-café.

Une telle initiative cadrerait parfaitement avec le modèle des crédits d'impôt, qui a contribué à l'essor du multimédia au Québec depuis la fin des années 1990. De plus, si l'on en faisait profiter non seulement les sociétés privées, mais aussi les organismes sans but lucratif, on stimulerait l'innovation sociale. Et si l'on offrait également du microcrédit à ces jeunes entreprises?

Est-il utopique de penser que nous allons peut-être créer le prochain Google ou le prochain Meals on Wheels ici même à Montréal? Ou même concevoir le prochain Rover qui se rendra sur la planète Mars.

La troisième proposition :

Inventons de nouvelles manières d'investir dans nos infrastructures et surtout dans le talent afin de bien nous positionner sur la scène mondiale. Partout en Amérique du Nord, les collectivités publiques cherchent des moyens d'attirer et de fidéliser les travailleurs de grand talent. Voici un exemple, emprunté encore une fois à nos voisins du sud.

La Ville de New York a récemment mené un concours international pour l'établissement d'un nouveau campus universitaire axé sur l'innovation et la génération montante.

En échange du terrain nécessaire et de l'appui de son administration, la Ville exigeait la collaboration d'au moins deux universités existantes. Elle a reçu des propositions des quatre coins de la planète. Le concours a été remporté par le Technion-Institut israélien de technologie et l'Université Cornell du nord de l'État de New York, un partenariat formidable.

Au Québec, nous devons voir grand. Nous devons miser sur le talent des gens d'ici et sur nos infrastructures. Élaborons de nouveaux programmes qui multiplieront les possibilités de réagencer les modèles existants, de proposer des nouveautés, de travailler ensemble à trouver des solutions, bref, d'explorer au-delà du terrain connu, de l'univers familier.

Par exemple, durant un trimestre, un professeur de génie pourrait se joindre à des chercheurs de Bell Helicopter ou au personnel d'une entreprise en démarrage dans le Mile-End. Une telle association profiterait à tous les intéressés et favoriserait les échanges d'idées. Ce type de collaboration brouille la frontière entre le cocon universitaire et le vrai monde. C'est pourquoi il suscite beaucoup d'enthousiasme, génère de nouvelles idées et crée des occasions dans les deux univers.

Mes trois propositions s'articulent autour de la même intention : moderniser le partenariat entre les universités et les villes qui les abritent et les appuient.

Jadis, les universités se considéraient comme plus nobles que les centres urbains où elles se trouvaient, allant même parfois jusqu'à ériger d'imposantes murailles pour s'en séparer. Mais de nos jours, c'est en faisant tomber ces murailles à tout jamais que les universités garantiront leur essor.

Dans ce contexte, les universités urbaines comme Concordia possèdent toutes les qualités voulues pour se dépasser. D'ailleurs, je suis heureux de déclarer que Concordia n'a jamais eu l'attitude de la tour d'ivoire. En effet, ses deux établissements fondateurs avaient profondément à cœur de servir la collectivité.

Le Loyola College, qui a été fondé en 1896 et est devenu le campus de Notre-Dame-De-Grâce, offrait la formation classique des jésuites. Or, contrairement à l'image surannée qu'il évoque de nos jours, ce modèle pédagogique était très avant-gardiste. En effet, les jésuites ont toujours défendu la rigueur intellectuelle, la pensée critique et le dévouement envers les autres.

Établie en 1926, la Sir George Williams University est devenue le campus du centre-ville. Elle porte le nom du fondateur des YMCA, qui a aussi amorcé un mouvement en faveur de l'éducation permanente. À l'instar des jésuites, Sir George Williams voulait créer un lieu où les gens pourraient s'améliorer et mener leur vie librement. Ainsi, depuis près de cent vingt ans, Concordia et ses établissements fondateurs contribuent au développement de Montréal, du Québec et du monde.

Comme les brins d'une hélice d'ADN, ces deux institutions ont fusionné en 1974 pour former l'université urbaine, évolutive, audacieuse et engagée que demeure Concordia aujourd'hui.

La vidéo que vous avez vue un peu plus tôt montre toute l'ampleur de nos recherches et le dynamisme de notre communauté. Nos professeurs et nos étudiants explorent d'importantes questions qui touchent des secteurs d'activité clés à Montréal – de la technologie propre et l'aérospatiale au cinéma et aux services financiers, en passant par les TIC et les sciences de la vie.

Concordia fait donc partie intégrante du tissu économique et culturel de Montréal. En 2011, la firme SECOR confirmait dans un rapport que l'impact de Concordia sur l'économie de Montréal et du Québec représentait un point trois milliard. Réaménagé, notre campus du centre-ville, le Quartier Concordia, compte maintenant plusieurs beaux édifices. Les façades vitrées de ces nouveaux pavillons viennent dissiper toute impression de frontière entre les milieux intérieur et extérieur, entre l'Université et la ville. Cela nous plaît.

Au-delà de ces constructions, ce sont nos formidables étudiants qui jettent de vrais ponts entre l'Université et le monde qui l'entoure. Pour la plupart, nos étudiants sont du Québec. Seize pour cent viennent d'un autre pays; un quart sont francophones et un autre quart, allophones. Bon nombre sont *trilingues*. Aujourd'hui, nos étudiants viennent de partout et vont partout. Dans un univers professionnel marqué par la mondialisation, où l'excellence, la créativité et le dynamisme sont tenus en haute estime, nos diplômés ont un net avantage. De toute évidence, ce sont les « diplômés de demain ».

En résumé, j'ai énoncé trois propositions qui portent sur les possibilités de renouveau qui s'offrent à Montréal. Dans cette « ville de savoir », les universités ont un rôle crucial à jouer. Au dix-neuvième siècle, les villes comptaient sur les cours d'eau pour assurer leur croissance économique. Aujourd'hui, les villes intelligentes se tournent vers leurs universités.

Récapitulant rapidement :

Un. Un réseau d'incubateurs d'entreprises pouvant accueillir dix pour cent de nos étudiants, qui travailleraient en partenariat avec des sociétés privées et des organismes sans but lucratif. Selon certains, Montréal possède déjà une culture du démarrage d'entreprises. C'est vrai. Mais cette culture est hélas moins visible que les nids-de-poule et les ponts vieillissants. Dans le monde entier et plus près de chez nous, nous devons présenter la métropole comme le haut lieu des idées nouvelles, de la recherche de pointe et de la créativité. Voilà ce que tous nos élus doivent nous aider à faire.

Deux. Un crédit d'impôt et de taxe pour les nouvelles entreprises qui s'installent près des universités, ainsi que pour leurs employés. New York est un modèle, mais nous pouvons aussi inventer le nôtre.

Et trois, investissons dans le talent, et donnons-nous des moyens concrets pour affronter la concurrence à l'échelle mondiale.

Les villes entrent dans un âge d'or, une ère des cités-États. Nous devrions tabler sur cette idée. Ensemble, nous pouvons miser sur le talent de nos universitaires pour dynamiser notre ville et favoriser notre avenir. Plus que jamais, nous devons travailler ensemble, pas seulement pour nous maintenir, mais pour nous dépasser. D'autres villes l'ont fait. Nous pouvons le faire aussi.